



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

‘Marie Tudor’ (1833)

drame en trois journées et en prose de Victor HUGO

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 2)

l'intérêt littéraire (page 3)

l'intérêt documentaire (page 3)

l'intérêt psychologique (page 4)

l'intérêt philosophique (page 4)

l'intérêt du spectacle (page 5)

Bonne lecture !

À Londres, en 1553, Simon Renard, bailli d'Amont en Franche-Comté, bras droit de l'empereur Charles Quint, représentant du prince d'Espagne qui désire épouser la reine Marie Tudor, partage l'indignation et le courroux de nobles anglais devant les relations qu'elle entretient avec son favori, l'Italien Fabiano Fabiani qu'elle a élevé au rang de lord Clanbrassil. Renard, qui a déjà éliminé trois favoris de la reine, a des plans pour abattre ce parvenu qui est l'homme le plus détesté de Londres pour encourager la Cour à des dépenses extravagantes et avoir fait couper bien des têtes. Aussi demande-t-il aux lords d'être patients, car, depuis un mois, ce séducteur frivole courtise une jeune fille, Jane, élevée par l'ouvrier ciseleur Gilbert, qui l'a recueillie alors qu'elle avait été abandonnée encore au berceau, qui a été un père pour elle mais est passionnément amoureux d'elle et veut l'épouser dans huit jours. Or Gilbert apprend, d'une part, par un juif, qu'elle est la fille et l'héritière de lord Talbot, loyal défenseur de la mère de Marie Tudor décapité sous Henri VIII, dont les biens ont été légués à la reine qui, par amour, les a donnés à Fabiani et, d'autre part, par Simon Renard, que Jane est devenue, depuis un mois, la maîtresse de celui-ci, caché sous un faux nom. Ne désirant plus que deux choses : se venger et mourir, il offre sa vie à l'ambassadeur et jure de tuer l'Italien. Mais celui-ci tue le juif et, grâce à un enchaînement de circonstances, peut accuser Gilbert du meurtre.

Le favori affirme à la reine son amour pour elle. Mais Simon Renard lui révèle sa trahison et lui propose les services de Gilbert qui veut se venger. Alors que celui-ci est caché, la reine fait avouer à Jane sa séduction par l'Italien, mais elle déclare aussi son estime pour l'ouvrier que la reine fait apparaître pour qu'il affirme l'identité de la jeune fille et réaffirme qu'il est prêt à mourir, la reine lui faisant promettre qu'il fera tout ce qu'elle lui demandera, ce qu'il accepte à condition que Jane reçoive l'héritage de son père. Aussi, devant les nobles, feint-elle d'avoir failli être assassinée par l'ouvrier. Puis elle fait entrer Fabiani, le confronte à Jane, la comtesse de Waterford, et le condamne à une exécution publique pour avoir poussé Gilbert à la tuer.

Un mois plus tard, à la Tour de Londres, Fabiani et Gilbert sont toujours au cachot, la reine faisant remettre l'exécution de jour en jour et Jane errant au pied de la prison. Or, quand elle vient apparemment rendre visite à Fabiani, la reine survenant, elle se cache et l'entend avouer à Simon Renard, qui s'impatiente, qu'elle repousse l'exécution de son amant parce qu'elle l'aime encore. Jane sortant de sa cachette, la reine et elle semblent d'accord pour faire évader Fabiani. Pourtant, la jeune fille fait ouvrir la porte de la geôle de Gilbert auquel elle déclare son amour, et que, avec la complicité de Joshua, le garde des clés, qui est un ami, elle fait bénéficier des préparatifs pour l'évasion de Fabiani contre lequel gronde la foule londonienne, ce qui n'empêche pas la reine, dont la couronne est pourtant menacée, de vouloir le délivrer. Pour calmer le peuple, Simon Renard lui promet que le favori sera exécuté la nuit même. Mais la reine ordonne à Maître Enéas, le gouverneur de la Tour, de substituer Gilbert à Fabiani, et, croyant qu'elle et la jeune fille sont unies par l'amour pour l'Italien, elle lui avoue que c'est Gilbert qui va mourir. Mais Jane est sûre du contraire, tandis que Marie Tudor, se demandant qui est vraiment l'homme qu'on promène dans les rues de Londres, recouvert d'un voile noir et un flambeau à la main, l'ouvrier ou le favori?, veut faire suspendre l'exécution. Il est trop tard : elle a lieu, et Simon Renard entre avec Gilbert.

Analyse

Intérêt de l'action

Même si une inexorable fatalité s'appesantit sur des têtes, couronnées de surcroît, comme les coupables sont châtiés et que les bons sont reconnus, la pièce n'est pas une tragédie, et pas vraiment un drame romantique. C'est un mélodrame, le drame de l'amour d'une reine trompée par un vil intrigant (conflit de la souveraine et de la femme), d'une jeune fille redevable d'un protecteur, homme du peuple dont elle pourrait s'éloigner quand son aristocratie lui est rendue (thème classique de la «*reconnaissance*»), tandis qu'inversement le prétendu aristocrate qu'est Fabiani est déchu, est ramené à son état de «*fils de savetier*») mais qu'elle va préférer au même vil séducteur. C'est le spectacle violent et poétique du combat de la passion et de la bonté en butte aux intérêts personnels.

La double intrigue sentimentale, avec ses rebondissements ébouriffants, est passionnante, maintient un «suspense», de l'inquiétude, mêle des bons et des méchants, des intrigants, des espions, des traîtres, qui trament des plans machiavéliques, des complots. La lutte, éprouvante, féroce, imprévisible jusqu'au dénouement, connaît d'incroyables montées, des coups de théâtre, passe par des meurtres, aboutit à une exécution capitale. On y joue de la suspicion, de la vengeance. Les situations sont pathétiques et s'y donnent libre cours l'émotion, les éclats d'humeur. La passion coule à flots, et s'opposent l'amour et la raison, l'amour et la mort. La royauté plie devant l'amour véritable d'un artisan pour une orpheline (qui est, évidemment, la transposition de l'amour de Victor Hugo pour Juliette Drouet) magnifie le rôle de l'honnête homme du peuple tandis qu'est puni le perfide usurpateur.

La pièce est divisée en trois journées, elles-mêmes divisées en scènes.

Intérêt littéraire

La langue de Hugo est parfois pompeuse, ronflante, trop grandiloquente.

Intérêt documentaire

Dans "*Marie Tudor*", drame historique, la fiction est proche de l'Histoire, et Victor Hugo s'est abondamment documenté. Dans l'édition de 1836, il émettait une bibliographie de trente-trois titres d'ouvrages anglais, hollandais et français. Dans l'édition de 1837, il ajouta, dans une note pour la première journée, scène 1, une liste de cent cinquante-neuf exécutions survenues sous le court règne de Marie Tudor (de 1553 à 1558). «*De là, ce surnom presque grandiose à force d'horreur : Marie la Sanglante*». Mais, en ces temps troubles, où s'exerçait l'arbitraire du pouvoir, on décapitait pour bien peu. Et la reine dut alors répondre à la demande d'un peuple assoiffé de sang, déchiré par la guerre de religions et la lutte pour le trône qu'avait suscitées. Henri VIII et de Catherine d'Aragon, de ce fait catholique et, de ce fait, en conflit avec la noblesse, elle avait accédé au trône au terme régna cinq ans, non sans cruauté.

Lorsque Henri VIII mourut, en 1547, le passage de la couronne ne fut pas chose aisée. Ce diable d'homme avait eu six femmes et trois enfants, tous de mères différentes : Marie Tudor, née en 1516 de Catherine d'Aragon ; Élisabeth, née en 1533 d'Ann Boleyn ; Édouard, né en 1537 de Jane Seymour. Marie fut écartée car sa mère avait été répudiée, n'ayant pas pu donner naissance à un fils, et, poursuivie par la haine d'Ann Boleyn, elle dut même reconnaître l'illégitimité de sa naissance. Élisabeth fut, elle aussi, écartée, car sa mère avait été décapitée. Édouard devint donc roi d'Angleterre à l'âge de dix ans. Au début de son règne, le jeune roi, Édouard VI, rallié aux protestants et encouragé par son mentor politique, le duc de Northumberland, élimina de la succession Marie, la catholique, mais aussi Élisabeth, la protestante dont on pouvait craindre qu'elle se mariât avec un catholique. Il fallait tout de même penser à un éventuel successeur. Le choix se porta sur la branche Suffolk de la famille, c'est-à-dire la descendance de Marie-Rose, sœur d'Henri VIII. Une des petites-filles Suffolk, Jane Grey, fut gagnée à la cause protestante, et épousa le fils de Northumberland en mai 1553. Un mois plus tard, Édouard, très malade, se laissa convaincre par son mentor de léguer sa couronne à Jane Grey (et donc au fils du conseiller perfide), et mourut le 6 juillet 1553 à l'âge de seize ans. Lady Jane devint reine, dans l'ahurissement général. Les protestants eux-mêmes étaient mal à l'aise devant le tour de passe-passe des Northumberland. Appuyée par le Parlement, une armée catholique s'organisa autour de Marie Tudor dans le Norfolk, et, en moins de dix jours, on destitua la reine et on mit les Northumberland en prison. Le 3 août 1553, Marie fut acclamée dans Londres et, le 1er octobre, couronnée. Mais l'Angleterre était en pleine crise. Les conflits autour des successions royales perduraient, les affrontements entre catholiques et protestants continuaient, l'empire de Charles Quint, l'homme le plus puissant d'Europe, effrayait. Une femme couronnée pouvait-elle, à elle seule, endiguer cette crise? Amenée au trône par une armée catholique opposée à la cour protestante, Marie fut acclamée à Londres lors de son entrée triomphale du 3 août. Mais ce que le peuple acclamait, ce n'était pas la reine, ni le retour au catholicisme. C'était la stabilité enfin retrouvée.

Deux obsessions se manifestaient alors chez celle qu'on appelait Marie la Catholique : rétablir la religion de son enfance et assurer sa succession. Elle qui, âgée de trente-sept ans, était encore célibataire et n'aurait eu aucun amant, montrait de l'intérêt pour un mariage avec Philippe d'Espagne, Simon Renard étant en fait un de ses conseillers et même l'un de ses amis. Le Conseil des lords se divisait en deux partis sur ce projet. Le premier voulait la restauration rapide du catholicisme et un mariage avec un Anglais, le second recommandait la prudence religieuse et l'union avec un prince étranger. C'est ce second parti qu'on voit dans la pièce avec les lords Clinton, Chandos, Montagu, tous menés par l'ambassadeur de Charles Quint en Angleterre, Simon Renard. On dit que lord Pager (présent aussi dans la pièce) encouragea Marie Tudor à épouser le prince espagnol, ce qu'elle fit en juillet 1554, étant d'ailleurs très amoureuse de lui, ce qui souleva une désapprobation générale et même une rébellion menée par Thomas Wyatt qui s'est déclarée en janvier 1554.

Comme, à la scène 6 de la deuxième journée, Marie Tudor mentionne cette rébellion, Hugo semble placer l'action de sa pièce à Noël 1553, et joue donc avec les événements.

En dehors de Marie Tudor et de Simon Renard, tous les autres personnages ont été inventés par Victor Hugo qui a mis l'Histoire, qui n'est qu'un prétexte, au service de la situation dramatique qu'il a imaginée.

Celle-ci lui permet de toucher à un thème qu'il reprendra souvent dans son œuvre : celui de la vilénie des grands et de la noblesse des gens du peuple. En faisant de Gilbert un_ouvrier ciseleur, il conçoit un artisan que son travail met en contact avec la haute société et qui acquiert une aisance et une assurance qui, jointes à sa haute moralité, lui permettront de leur parler d'égal à égal et même de leur tenir tête. Il annonce Ruy Blas.

La figure du juif, qui est la caricature conventionnelle de l'être cupide, et le mépris dont il est l'objet sont déplaisants, comme ils le sont dans "*Le marchand de Venise*" de Shakespeare et nous mettent même mal à l'aise, mais c'étaient des traits d'une époque et d'une religion qui avaient condamné les juifs au trafic de l'argent qui était interdit aux chrétiens.

Si le tableau de l'Angleterre n'est pas très appuyé, on sent à travers le mépris de Fabiano Fabiani le dégoût des Anglo-Saxons pour les gens du Sud, d'autant plus aiguë que les femmes sont sensibles au charme des «*latin lovers*».

Intérêt psychologique

Dans sa pièce, Hugo met en relation une reine et des aristocrates avec un ouvrier et une humble jeune fille qui est, en fait, une aristocrate. Mais il a dépassé ces situations sociales afin de découvrir l'âme de ces êtres humains qui s'affirment dans leur destinée.

Marie Tudor exerce un pouvoir magnétique : elle a toute la hauteur propre à une reine. Mais, toute reine qu'elle soit, elle n'en est pas moins une femme amoureuse, qui lutte pour son amour, qui est victime de son aveuglement pour son amant. Cela la conduit même à communier avec Jane : «*Je devrais vous haïr, Jane, je devrais être jalouse de vous, j'ai mille raisons pour cela. Mais non, je vous aime de l'aimer. Devant l'échafaud, plus de jalousie, rien que l'amour ! Vous êtes comme moi, vous lui pardonnez, je le vois bien. Les hommes ne comprennent pas cela, eux.*» Elle est émouvante par sa passion, ses éclats d'humeur, sa paranoïa, sa malice, ses revirements. À la fois lumière et noirceur, la figure de la reine, dans laquelle, peut-on penser, Hugo s'est beaucoup projeté, a gardé son mystère fascinant.

Gilbert, le héros ouvrier, l'emporte sur les puissants par la force de son amour et de son caractère, la grandeur de ses sentiments..

Jane, la femme du peuple, séduite et trompée par un Don Juan grand seigneur méchant homme, se transforme quand elle est investie de sa dignité aristocratique, mais elle se dépasse.

Intérêt philosophique

Au-delà de la simple curiosité pour l'époque de Marie Tudor et pour le théâtre de Victor Hugo, la pièce présente des thèmes qui ne manquent pas de faire réfléchir le spectateur de 2003.

Une réflexion sur les classes sociales : La pièce met sur le même plan l'ouvrier et le courtisan, la reine et sa sujette. Le thème étant celui de l'égalité devant l'amour, la reine tyrannique est humanisée par sa passion. La noblesse en titre n'a pas le privilège de la noblesse de cœur. La reine se révèle faible, Simon Renard et les lords sont retors. Par contre, à travers Gilbert, ce qui est mis en valeur, c'est la force et la noblesse des gens du peuple, riches de sève ardente et de vertus méconnues.

Une réflexion sur la violence d'État : L'intrigue amoureuse s'articule autour du scandale de l'arbitraire politique et de la violence d'État, inlassablement dénoncés par Hugo dans son théâtre.

Une réflexion sur le conflit entre la vie publique et la vie privée : Avec une reine comme Marie Tudor, chez qui le contraste entre la hauteur et la dureté de la souveraine et la faiblesse de l'amoureuse, on constate que la conciliation de ces deux plans devient très difficile. Mais elle l'est pour chacun de nous.

Une réflexion sur la conception de la femme : Que, pour Victor Hugo, ce conflit entre la vie publique et la vie privée soit vécu par une femme montre à quel point il était encore, en 1833, paternaliste, phalocrate, sexiste, comme le prouvait sa conduite à l'égard d'Adèle Foucher qu'il aima passionnément mais dont il ne se soucia pas quand elle fut réduite, selon les mœurs du temps, à un rôle de mère qui, six ans après son mariage, avait déjà mis au monde quatre enfants, qu'il accusa de trahison quand elle eut trouvé une oreille compatissante chez Sainte-Beuve, se conduisant en mari trompé qui ne reste uni à son épouse qu'au nom des enfants, qui trouve une consolation auprès d'une maîtresse, Juliette Drouet (pour laquelle "*Marie Tudor*" fut justement écrite) qui devra, cependant, tout quitter pour lui, vivre toute sa vie dans l'ombre du grand homme qui se permettra de nombreuses autres liaisons. Pourtant, c'est le même Hugo (non, pas le même, c'était en 1872) qui écrit : *« Il est douloureux de le dire, dans la civilisation actuelle, il y a une esclave. La loi a des euphémismes ; ce que j'appelle esclave, elle l'appelle une mineure ; cette mineure selon la loi, cette esclave selon la réalité, c'est la femme. L'homme a chargé inégalement les deux plateaux du code, dont l'équilibre importe à la conscience humaine ; l'homme a fait verser tous les droits de son côté et tous les devoirs du côté de la femme. Dans notre législation telle qu'elle est, la femme ne possède pas, elle n'est pas en justice, elle ne vote pas, elle ne compte pas, elle n'est pas. Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un état violent ; il faut qu'il cesse... Une société est mal faite quand l'enfant est laissé sans lumière, quand la femme est maintenue sans initiative, quand la servitude se déguise sous le nom de tutelle, quand la charge est d'autant plus lourde que l'épaule est plus faible ; et l'on reconnaîtra que, même au point de vue de notre égoïsme, il est difficile de composer le bonheur de l'homme avec les souffrances de la femme... »* D'où lui était venue cette lucidité ? À soixante-dix ans, avait-il enfin compris la situation de la femme ? Ou sa déclaration n'est-elle pas une autre manifestation du conflit entre la vie publique et la vie privée ?

Intérêt du spectacle

"*Marie Tudor*" fut créée en 1833 à la Porte-Saint-Martin par Mlle Georges et Juliette Drouet, Victor Hugo ayant écrit la pièce pour cette jeune comédienne qu'il avait découverte à l'occasion de "*Lucrece Borgia*". Il avait imaginé le rôle de Jane pour elle. Il croyait pouvoir ainsi assurer sa carrière. Mais les critiques furent unanimes sur la médiocrité de son jeu. Aussi l'abandonna-t-elle d'elle-même et ne monta plus sur la scène.

Créée sur les boulevards, cette pièce en prose est très spectaculaire : un corps jeté dans la Tamise, les cachots de la tour de Londres, la procession finale vers l'échafaud, tout était réuni pour susciter la terreur. Plusieurs éléments choquèrent à la création : la rencontre de la reine et du bourreau, jugée de mauvais goût ; le sacrifice de Gilbert, jugé invraisemblable ; la peinture du peuple vociférant en coulisse, jugée scandaleuse.

Pour le passage à la scène, il s'agit de trouver la juste mesure dans l'émotion exprimée pour la faire passer, la tendance aujourd'hui étant d'aller vers le dépouillement, la vérité, la sincérité.

Elle fut reprise par Jean Vilar au T.N.P. en 1955 avec Maria Casarès dans le rôle-titre, et par Daniel Mesguich en 1991 à Lille avec Chrystelle Wurmser.

Au Québec, deux productions en ont été données.

L'une à Montréal en 1978, la mise en scène étant due à Gaétan Labrèche. Pour les décors on s'était attaché aux couleurs chères à Victor Hugo, les teintes d'ocre, de rouge, de pêche, de noir que le poète utilisait lui-même dans ses dessins, si nmoins, à peine zébrés d'un éclair blanc. Les costumes de François Barbeau se mariaient aux formes et aux couleurs des décors et rejoignaient les accents de la pièce. Par exemple, la reine portait une robe rouge sang.

L'autre production s'est faite à Québec en 2003, la mise en scène étant due à Gill Champagne. Il a voulu traiter l'histoire en privilégiant le côté épique sur l'aspect psychologique. La langue de Victor Hugo étant trop grandiloquente pour les spectateurs d'aujourd'hui, il s'est permis de l'adapter pour qu'elle tende à notre vérité, pour qu'elle soit le plus proche possible de nos sentiments. Des raccourcis ont été pris sans que le ton soit dénaturé, en préservant le souffle du texte. Les personnages sont devenus de nos contemporains, animés de nos sentiments.

Les différents lieux ne pouvant être traités avec hyperréalisme, il fallait plutôt donner une impression par des ambiances, des suggestions de lumières qui entourent les personnages dont les corps, habités par les émotions, doivent à eux seuls parler. Le metteur en scène voulait que le spectateur soit face à une toile parfois abstraite mais très signifiante qu'il lui faut interpréter.

Cependant, on peut s'étonner du dispositif scénique. Pour la première journée, l'espace en arrière, côté jardin, est fermé par un mur au sommet duquel apparaissent les têtes des lords. Mais c'est un véritable mur d'escalade dont ils vont descendre et remonter grâce aux protubérances qui y sont ménagées, le comédien qui interprète Simon Renard ayant même une certaine difficulté quelque peu distrayante à faire cet exercice ! La scène est traversée d'un étroit canal rempli d'eau où, dans une première scène muette, ajoutée, deux amants en tenues légères, heureux après l'amour, s'amuse à batifoler tout en s'aspergeant, et d'où, plus tard, Gilbert, dans sa colère, jettera de l'eau vers Fabiani. Par un changement à vue, ce canal est refermé et ne réapparaîtra plus.

Les changements à vue sont d'ailleurs nombreux, tout au long de la pièce, pour définir des lieux. De hauts panneaux transparents sont continuellement déplacés par les comédiens au point que ce ballet retient trop l'attention et que, si, à certains moments, cela indique qu'un personnage est caché, à d'autres ce n'est pas le cas, le statut de ces manieurs de panneaux (comme on a des manieurs de marionnettes) n'étant pas clair.

À la deuxième journée, on est dans la chambre à coucher de la reine pour une belle scène où, alors qu'elle est en tenue légère, le marivaudage entre elle et son favori est habilement accompagné de son habillage par celui qui est ainsi réduit au rôle de femme de chambre. En arrière, dans une vitrine placée au sommet d'une colonne brille un objet précieux dont on ne sait trop ce que c'est, de même qu'en avant, côté cour, une vitrine basse contient un livre. Ils auront leur rôle à jouer quand le lieu sera devenu la salle du trône : le premier, c'est le trône justement et le second l'Évangile sur lequel Gilbert aura à jurer. Puisqu'on fait des changements à vue, pourquoi ne pas avoir apporté ces objets seulement pour la scène où l'on en a besoin ?

Pour la troisième journée, des panneaux plus solides représentent les murs de la Tour de Londres et les ouvertures qui y sont découpées sont les portes des geôles. Quand doit avoir lieu l'exécution, deux affreux panneaux sont posés côte à côte pour ménager une longue mais assez étroite ouverture derrière laquelle, comme sur une terrasse de la Tour, se trouvent la reine et Jane pour lesquelles le public est en quelque sorte la tumultueuse foule londonienne.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

